

LES JEUNES. Tante Arabelle

Tante Arabelle se trouvait à la Boulrière dans le moment où Jeanne de Savieux rompit son mariage avec le vicomte Gaston de Felmar.

Le coup tomba comme la foudre sur le château. Sans doute, Jeanne était une fille bien élevée, elle s'en était toujours remise à ses parents du soin d'assurer son avenir et de guider ses premiers pas à travers la vie.

Une fois, elle prononça : — Oh, si je pouvais mourir !... Comme je serais heureuse ! Cette phrase avait été dite en la seule présence de tante Arabelle.

— Ne parle pas ainsi, ma petite fille. Tu me fais beaucoup de peine. Mais on ne se souciait pas de faire ou non de la peine à tante Arabelle.

Elle continuait à regarder la jeune fille avec ses yeux doux ; puis, comme celle-ci répétait sa phrase, elle lui dit soudain : — Qu'en sais-tu ?

Ce fut Jeanne qui, cette fois, regarda longuement la vieille fille. C'est qu, dans son esprit, l'image de tante Arabelle ne se pouvait associer aux gracieux rêves de l'amour.

— Ah !... et puis tenez, ma tante, vous ne comprenez pas ces choses-là. Tante Arabelle, d'abord, ne répondit rien.

— Où ! racontez-moi ça. Elle était penchée au bras de la vieille fille ; elle l'embrassait, elle la suppliait. La curiosité, peu à peu, tarisait la source des larmes.

— Où ! racontez-moi ça. Tante Arabelle eut un léger sourire. — Je le veux bien, mais à toi, à toi seulement... parce que tu es malheureuse.

— Tu ne te souviens pas, sans doute, de notre cousine Julia de Praviel. C'est avec elle que je fus élevée et que je passai le meilleur de mon enfance.

connaissances de toutes les bonnes qu'elle eut pour moi à cette époque-là. Je possédais alors une merveilleuse santé ; j'étais, comme enfant gai, robuste, toujours prête à jouer et cela faisait contraste avec ma petite cousine Julia, faible, délicat, sans cesse retenue à l'infirmerie par les rhumes et les maux de gorge.

Nous quittâmes, enfin, le couvent ensemble, à dix-sept ans, pour n'y plus revenir, et je fus invitée à passer les vacances chez ma tante, dans le château qu'elle possédait au bord de la Saône. Je me sentis alors totalement heureuse. J'étais libre ; l'avenir s'ouvrait devant moi, jeune étincelant, rempli d'illusions et de rêves.

Un soir, comme nous rentrions au château, nous aperçûmes ma tante qui se tenait sur le perron, gemitant apparemment notre venue. Dès que nous fûmes à portée de voix, elle nous cria :

— Allez vite vous recueillir, mes enfants. Il y a du monde à dîner. Du monde à dîner !... Si on pouvait être un jeune homme ! Nos deux chambres étaient à côté l'une de l'autre ; nous avions laissé la porte ouverte et, tout en arrangeant nos cheveux, nous échangeâmes des réflexions.

— Si j'avais seulement de la poudre de riz !... Ma bienheureuse, nous n'avions que du pain de sucre, et nous dûmes renoncer à cette séduction.

— Oh ! tante, oh ! tante, disait-elle. Il faisait très beau, très doux ; un pinson chantait, et deux papillons blancs se poursuivaient dans la voûte du feuillage.

tante de Praviel nous annonçait le mariage de ma petite cousine. Elle éplorait — tu ne devines pas — elle éplorait le gentil lieutenant, celui-là même que j'aimais, que je n'avais jamais cessé d'aimer. Que s'était-il donc passé ? Lui avait-on dit de mal de moi ? Me croyait-il infidèle ou seulement indifférent ?

L'autre dame, celle qui avait fait le mariage, chargée de présenter les jeunes gens l'un à l'autre, avait dû respecter les idées de ma tante de Praviel, qui ne voulait point, en vertu d'un principe, que sa fille, non plus que le lieutenant, en fussent avertis. Une sympathie naturelle devait guider le jeune homme, et ma tante était trop bonne mère pour supposer que cette sympathie pût aller à d'autres qu'à son enfant. Quant à Julia, trop délicat, trop sensible, elle n'était pas faite pour supporter de telles émotions.

— J'anrais dû cesser d'y penser. Mais non, malheureuse, je me suis dit : s'il m'avait revu, si nous avions pu parler ensemble et nous expliquer... Et je lui gardai mon souvenir.

Tante Arabelle avait achevé son histoire. Jeanne la regarda longuement, profondément, puis, éplorée, tout à coup, elle s'écria :

— Oh ! tante, oh ! tante, disait-elle. Il faisait très beau, très doux ; un pinson chantait, et deux papillons blancs se poursuivaient dans la voûte du feuillage.

— Non, ma petite fille, ce n'est pas vrai, on ne meurt pas d'amour ; on vit longtemps, on se souvient, et c'est bien ce qui est le plus triste.

CONTE INEDIT

L'Amour Colporteur

Par Mrs. Léonard Marshall

Sous l'ombre des grands pins qui bordent le lac glaciaire, une jeune fille va, nonchalante et rêveuse. De leurs ailes rapides, les hirondelles effleurent l'eau friessonnante.

— Où ! racontez-moi ça. Elle était penchée au bras de la vieille fille ; elle l'embrassait, elle la suppliait. La curiosité, peu à peu, tarisait la source des larmes.

— Où ! racontez-moi ça. Tante Arabelle eut un léger sourire. — Je le veux bien, mais à toi, à toi seulement... parce que tu es malheureuse.

— Tu ne te souviens pas, sans doute, de notre cousine Julia de Praviel. C'est avec elle que je fus élevée et que je passai le meilleur de mon enfance.

— Tu ne te souviens pas, sans doute, de notre cousine Julia de Praviel. C'est avec elle que je fus élevée et que je passai le meilleur de mon enfance.

LE TURCO

Floc !... L'eau gicla. Des sifflements rasèrent la rivière, vomissant un essaim d'aiguilles ; des clapotis glorieux, le courant s'écria de mousses.

— Ben ! mince de ricochets !... De nouveau, une cinquième de mitraille herse l'eau de roses éblouissantes.

Des membres s'agitèrent, des haquets râlèrent, des corps disparurent. En hâte, les tirailleurs sortaient du bain, se jetaient vers la rive, empoignant leur équipement et leurs armes.

Sur le camp crépitaient une grêle : les balles tintaient sur les gamelles, s'assourdaient dans le sol ou dans les chairs ; d'une poussée, les hommes se rubrèrent face au danger.

— Je suis las, disait-il. Je voudrais, jeune fille, me reposer sur ton cœur. Je n'ai pas de scar, pas de mère, aucune femme pour m'abriter contre le monde glacé et méchant. Personne, aujourd'hui, ne veut plus de fantaisie ni de chimère ; on ne recherche que l'or. Et je suis seul, je suis abandonné, désolé.

Dans le cœur virginal s'éveilla la maternelle tendresse. Elle prit l'enfant entre ses bras, elle le coucha pour l'endormir à son côté, sur le tapis de mousses. Mais l'Amour jamais ne dort.

— Non, ma petite fille, ce n'est pas vrai, on ne meurt pas d'amour ; on vit longtemps, on se souvient, et c'est bien ce qui est le plus triste.

Traduit de l'anglais par MARIE ANNE DE BOVET.

Pensées.

Le châtiment de la femme galante, c'est qu'elle ne peut devenir une honnête femme qu'en déshonorant un honnête homme.

Combien de gens se croient des libre-penseurs, qui sont simplement des vide-penseurs !

L'envie est une maladie honteuse de l'âme.

Le vrai courage, ce n'est pas d'ignorer la peur, c'est de la vaincre.

L'honnêteté, c'est la précision de l'âme.

Si les célibataires sont généralement maniaques, c'est qu'ils trouvent dans leurs manies une sorte d'illusion de la famille.

Ce que beaucoup de gens nomment leurs idées générales est simplement l'extension de leurs égoïsmes particuliers.

Il y a des bienfaits qui sont des guet-apens.

Chez les femmes, l'intelligence ne sert parfois qu'à fausser l'instinct.

Ce qu'on appelle modération n'est souvent que de l'hypocrisie.

CHRONIQUE PARISIENNE

Certains journaux anglais se sont rejoints d'une trouvaille qui va enrichir les collections du British Museum : on a retrouvé un autographe de Nelson.

Les faussaires sont si adroits, et si alertes ! Ils ont eu de choisir de vieux parchemins, ou des papiers anciens. Ils imitent les écrits utilisés autrefois. Ils s'entraînent à imiter une écriture, en calquant très lentement un original à l'aide de papier végétal.

On ne peut parler d'eux sans rappeler les exploits de Vrain-Lucas, qui défrayèrent, en 1859, la chronique des tribunaux. Il avait vendu à M. Michel Chazelles, ayant géométre, membre de l'Institut, des autographes admirables ; en quelques années, il avait cédé au collectionneur imprudent vingt-sept mille pièces, des lettres de Molière, de Babelais, de La Bruyère, de Montaigne, de Shakespeare, et de Rostand ; or, on ne connaît pas ici bas une seule lettre originale de ce poète.

Les commentaires ne manquent pas, comme on pense, d'éclater autour de ces feuillets si sensationnels. On fait remarquer avec enthousiasme que l'autographe permet de déchiffrer certains passages effacés par Nelson et qui, naturellement, étaient demeurés inconnus puisqu'ils n'étaient pas reproduits dans les copies communiquées à l'Amiral. — Entre nous, cela fait penser un peu aux vers railleurs écrits sur les bibliomanes et où l'un d'eux s'écrit en parlant d'une "bonne" édition :

C'est elle !... Dieu que je suis aisé ! Qui ! C'est la bonne édition. Voilà bien, pages neuf et seize. Les deux fautes d'impression qui ne sont pas dans la mauvaise !

Mais faites de pareilles remarques à un collectionneur : il vous méprisera. Il est aisé de concevoir le plaisir qu'il y a à réunir des autographes ; avoir devant soi, entre ses mains, la page qui fut animée par la pensée d'un homme illustre, est une volupté d'esprit délicate.

— Tu ne te souviens pas, sans doute, de notre cousine Julia de Praviel. C'est avec elle que je fus élevée et que je passai le meilleur de mon enfance.

— Tu ne te souviens pas, sans doute, de notre cousine Julia de Praviel. C'est avec elle que je fus élevée et que je passai le meilleur de mon enfance.

— Tu ne te souviens pas, sans doute, de notre cousine Julia de Praviel. C'est avec elle que je fus élevée et que je passai le meilleur de mon enfance.

— Tu ne te souviens pas, sans doute, de notre cousine Julia de Praviel. C'est avec elle que je fus élevée et que je passai le meilleur de mon enfance.

— Tu ne te souviens pas, sans doute, de notre cousine Julia de Praviel. C'est avec elle que je fus élevée et que je passai le meilleur de mon enfance.

— Tu ne te souviens pas, sans doute, de notre cousine Julia de Praviel. C'est avec elle que je fus élevée et que je passai le meilleur de mon enfance.